

Dans un train

Roïshku barak haïm? tu demandes. À qui sont ces maisons?
Et moi, je ne réponds pas, je dis: *Aïsh boyku noiòk aïm*,
je réduirai le nombre des mots.
Puis ça aussi: j'aimerais que les sourds nous entendent,
les bègues et les sans-voix.
J'aimerais qu'ils prennent le relais de la faim.

Le train ralentit.

Je répète quatre fois: *Voïshku niètz!* Ne t'inquiète pas!
Je t'ai choisi, toi, je t'appelle: mon fils.
Comme la vieille, là, à nos côtés, assise sur le siège d'en face,
je la choisis pour mère.

Tu veux bien, la vieille?

Elle ne nous entend pas.
Gavrilo, je l'appelle.

Elle dort et tu me dis :

Boruska niëtz, ne la réveille pas.

Elle te fait peur, son visage est une peau brûlée par le froid.

Et ses os... Ses os!

On dirait qu'ils cherchent à prendre l'air.

Elle dort, la vieille.

J'attendrai qu'elle se réveille, puis je lui demanderai :

Toi, Gavriilo, veux-tu être notre mère?

Dans la vitre du train, tu cherches ton reflet,
tu agites la main, tu souffles.

Tu dessines une lettre dans la buée.

On dirait une chaise vue de profil avec la barre horizontale
de l'assise et une autre pour tenir les pieds.

Tu dis : *Hoïm!* Vois!

Dans le reflet, je nous vois, Elias, tous les deux embarqués.

La neige des plaines et la lumière du soir effacent nos visages.

Nous sommes là, puis nous n'y sommes plus.

Tu voudrais suivre ton reflet.

Tu dis : *Miln loniëtz*, nous disparaissions.

Mais à cet instant, une masse obscure, dehors,
rappelle nos visages.

C'est une forêt qui passe

entre deux plaines, entre deux champs.
Je dois avoir, à ce moment, le regard idiot de l'espoir
ou du regret, mais nos visages se perdent.
Nous disparaissions.

Et je t'appelle: mon fils.
Il n'y a pas de scandale pour toi.
Tout est là devant toi pour la première fois.
Tu observes les forêts, dehors, les maisons abandonnées.
Tu demandes: *Voz nieszki aisharùm?* À qui sont-elles?
Quelques familles y vivent, je te dis.
Dinayàm nihô, tu me réponds,
peut-être qu'il n'y a personne.

Je me tourne vers le carré de nos sièges où il n'y a que trois
passagers: toi, la vieille Gavrilo et moi.
Je te dis: *Layim!* Regarde!
Gavrilo dort et tremble dans son sommeil.
Elle est assise, le train la ballotte, elle a eu froid.
Des taches noires courent sur sa peau.

Gavrilo! Je l'appelle, mais elle ne m'entend pas.

À la tombée du jour, hier, nous venions juste
de monter dans le train et tu m'as dit: *Hoïm!* Vois!
Des enfants couraient le long des rails.
Ils se jetaient de la neige.

Les plus âgés allumaient des feux.
Et toi, Elias, tu as bien voulu m'expliquer :
C'est le jour où ils célèbrent la vieillesse.
Puis tu as encore parlé, mais je ne t'ai pas compris.
Les flammes de la fête se reflétaient dans tes yeux.
Je t'ai imaginé, toi, comme les autres, célébrant la vieillesse
que nous portons comme un collier
ou la laisse d'un chien.

Une fête! j'ai pensé.
Quel monde a bien pu enfanter
un tel rituel de joie?

Le long du train, les gamins allumaient des feux
et ils dansaient.
Boïum anahim, une seule minute! tu as dit.
Très vite, les feux se sont éteints, je n'ai plus vu
que des ombres.
Les enfants rentraient chez eux
ou se rangeaient le long des maisons
comme le bois coupé des forêts.

Tu as crié: *Layim!* Regarde!
Sous le train qui nous emporte, Elias, en contrebas,
tu as vu un filet d'eau noire.
C'est une rivière apparemment, la première
que nous traversons.